

Denis CLARINVAL

LA PAROLE DIGESTIVE



PRELUDE

Il semble aujourd'hui que la langue ne parle plus, elle ingère. Elle ne s'oriente plus vers le monde, elle se penche sur lui comme sur une table trop garnie, où tout est déjà prêt, découpé, assaisonné, rendu consommable. La parole n'avance plus vers ce qui résiste, elle absorbe ce qui passe. Elle ne cherche pas la justesse, elle cherche la continuité. Elle ne se risque pas à la faim, elle s'abandonne à la satiété. La langue est devenue un estomac, un estomac sans rythme, sans pause, sans repos. Elle avale tout ce qui se présente, les emprunts, les tics, les mots d'ordre, le parler populaire arraché à sa chair, les fragments techniques, les slogans, les opinions déjà digérées ailleurs. Rien ne lui est étranger, non parce qu'elle serait hospitalière, mais parce qu'elle ne distingue plus. Elle confond ouverture et perméabilité, vitalité et débordement. Elle mange parce qu'elle peut, non parce qu'elle a faim.

Ce n'est pas une langue pauvre, c'est une langue repue. Mais cette abondance est trompeuse, car digérer n'est pas assimiler. Assimiler suppose une transformation lente, une sélection, une perte, un reste. Or ici, tout passe. Rien ne demeure. Rien ne pèse. La langue ne transforme plus ce qu'elle avale en énergie de sens, elle le broie, le lisse, le neutralise. Elle produit une parole fluide, glissante, sans aspérité, où chaque mot peut être remplacé par un autre sans que rien ne change vraiment. La parole digestive ne connaît pas le reste. Elle ne tolère ni silence, ni arrêt, ni blocage. Or c'est toujours dans ce qui ne passe pas que le sens commence à se former, là où quelque chose résiste à l'énonciation, là où le mot hésite, là où la phrase se fend, là seulement surgit une relation au réel. Mais la langue digestive refuse cette résistance. Elle l'interprète comme une panne, un dysfonctionnement, un manque à combler au plus vite. Alors elle compense.

Et ce qu'elle ne peut plus assimiler du monde, elle se met à le consommer en elle-même. C'est là que s'opère l'autophagie. Le langage commence à se nourrir de son propre flux. Il se commente, se paraphrase, se reformule, se recycle. On ne parle plus de ce qui est, mais de ce qui a été dit. On ne regarde plus le monde, on regarde les discours qui prétendent en tenir lieu. La parole ne se mesure plus à une réalité extérieure, mais à sa propre circulation. Le langage devient autoréférentiel. Il se soutient lui-même, comme une machinerie bien huilée qui n'a plus besoin d'objet. Il produit l'illusion du sens par sa seule prolifération. Plus il parle, plus il semble

dire quelque chose. Mais cette profusion n'est qu'un mouvement circulaire. Rien n'est entamé. Rien n'est mis en jeu. Le réel n'oppose plus de résistance, car il n'est même plus convoqué.

Ce n'est pas que la parole mente, c'est plus grave, elle n'adresse plus rien. Elle ne s'adresse ni au monde, ni à l'autre, ni même à elle-même dans sa vérité. Elle parle pour maintenir le flux, pour éviter le vide, pour conjurer la faim. Elle est une parole sans manque, et c'est précisément pour cela qu'elle est sans nécessité. Or toute parole véritable naît d'un manque, d'une faim réelle, d'un monde qui ne se laisse pas immédiatement dire. La parole digestive, elle, craint la nuit, non la nuit comme obscurité fertile, mais comme interruption. Elle redoute le silence parce qu'il révèle son absence de poids. Elle remplit pour ne pas entendre. Elle bavarde pour ne pas attendre. Elle confond la continuité avec la vie, alors que la vie suppose des rythmes, des pauses, des retraits.

Ce langage plein s'effondre non par défaut, mais par excès. Il s'effondre dans sa propre transparence. Plus rien ne s'y heurte. Le regard qu'il porte sur le monde glisse sur les choses sans friction. Et parce que le regard est devenu transparent, le langage perd sa densité. Il décrit sans voir. Il nomme sans rencontrer. Il égalise ce qui devrait demeurer singulier. Face à cette parole digestive, une autre possibilité se dessine en creux, non une parole pauvre, mais une parole sobre, non une parole muette, mais une parole retenue, une parole capable de jeûne. Une parole qui accepte de ne pas tout dire, qui consent à attendre que quelque chose vienne à elle, qui ne consomme pas le monde, mais se laisse atteindre par lui.

Cette parole-là ne cherche pas la fluidité, elle accepte la rugosité. Elle sait que le sens n'est pas ce qui circule le mieux, mais ce qui résiste le plus longtemps. Elle sait que le silence n'est pas un manque à combler, mais une condition de l'écoute. Elle ne s'autoporte pas, elle s'expose. C'est une parole de veille, une parole nocturne, une parole qui ne mange pas le monde, mais qui s'en laisse nourrir, lentement, douloureusement parfois, avec gratitude. Dans un monde saturé de mots, cette parole paraît fragile. Elle l'est. Mais c'est dans cette fragilité même qu'elle retrouve son poids.

La parole digestive et le langage de vent

Il y a une manière contemporaine de parler qui n'est plus un geste, ni même un effort : c'est un réflexe. Le langage ne se tourne plus vers le monde pour y chercher une prise ; il fonctionne comme un organisme affolé, livré à sa propre compulsion. Il avale tout. Il ne sélectionne plus. Il absorbe par boulimie les emprunts, les tournures, le jargon, les clichés médiatiques, les fragments techniques, les mots de passe de la tribu, le parler populaire arraché à sa chair et réinjecté comme condiment. Il avale et avale encore, non parce qu'il a faim, mais parce qu'il ne sait plus s'arrêter.

La langue est devenue un estomac.

Mais un estomac malade, un estomac sans rythme, un estomac sans repos. La digestion n'est plus métabolisme, elle est passage. Elle n'est plus transformation lente, elle est broyage. Or digérer véritablement, ce n'est pas réduire : c'est convertir. C'est faire passer ce qui vient du dehors dans une forme nouvelle, qui nourrit, qui donne force, qui rend capable. Une langue vivante assimile et, parce qu'elle assimile, elle produit du sens comme on produit de la chaleur. Elle laisse aussi un reste, un déchet, une limite : ce que l'on ne peut pas avaler sans se perdre.

Mais la parole digestive refuse le reste. Elle refuse l'arrêt. Elle refuse la faim. Elle refuse le silence. Elle avale sans cesse et, dans cette avidité, elle confond la profusion avec la vie. Le monde devient nourriture indifférenciée ; l'autre devient prétexte ; l'expérience devient matière à dire. Parler n'est plus répondre à une nécessité intérieure, parler devient la manière même d'éviter la nécessité.

Et pourtant, il faut être précis : dire que de cette digestion permanente il ne ressort rien serait encore trop indulgent, presque trop noble. Car il ressort quelque chose. Il ressort ce qui sort d'un corps qui ne transforme plus : des gaz, du vent. La parole digestive ne produit pas un sens qui nourrisse : elle produit des émissions. Elle ne donne pas une forme qui demeure : elle dégage un bruit qui se dissipe. Elle ne dépose pas une parole : elle lâche quelque chose.

Le langage devient gazeux.

Il gonfle. Il occupe l'espace. Il fait croire à une activité intense, comme ces ballonnements qui donnent l'illusion d'un corps plein alors qu'il manque de force. La parole se multiplie, se répand, se renouvelle sans cesse, et plus elle se renouvelle, plus elle semble prouver qu'elle vit. Mais

elle ne vit pas : elle circule. Elle ne porte plus : elle passe. Elle ne s'adresse plus : elle se répète. Elle devient autoréférentielle, non parce qu'elle serait fière ou consciente, mais parce qu'elle ne rencontre plus rien. Elle ne se mesure plus au monde, elle se mesure à elle-même, à son propre flux, à sa propre respiration artificielle.

Le plus inquiétant, alors, n'est pas l'erreur. Ce n'est pas même le mensonge. C'est l'absence d'extérieur. Quand le langage se nourrit du langage, il ne ment pas : il s'épuise en circuit fermé. Il parle de ce qui a été dit, commente ce qui a été commenté, réfute une réfutation déjà réfutée, s'indigne d'une indignation déjà recyclée. Il ne cherche pas la vérité d'une chose ; il cherche la continuation du flux. Et quand le flux devient fin en soi, le sens n'est plus qu'un effet secondaire, un halo, une mousse.

Le vent n'a pas de corps. Il n'a pas de forme propre. Il est mouvement sans substance.

Ainsi en est-il de cette parole : elle bouge, elle brasse, elle traverse, elle agite. Elle s'insinue partout, jusque dans les recoins où la pensée devrait se taire. Elle chasse l'air respirable. Elle occupe la place du silence, non pour dire, mais pour remplir. Et à force de remplir, elle asphyxie. Ce langage de vent rend le monde irrespirable, non par violence frontale, mais par saturation : il ne laisse plus l'espace nécessaire à la venue d'une parole qui pèse.

Car il existe encore une parole qui ne flotte pas.

Une parole qui tombe, qui se dépose, qui demande que l'on s'arrête. Une parole qui n'est pas un rejet involontaire mais un acte. Une parole qui n'est pas un réflexe mais une décision. Une parole qui sait qu'elle n'a pas à dire tout, qu'elle n'a pas à remplir, qu'elle n'a pas à prouver qu'elle est vivante par sa prolifération. Elle peut être rare. Elle peut être lente. Elle peut porter en elle un silence — non comme un défaut, mais comme une réserve, comme une dignité.

Cette parole-là suppose une faim. Une faim véritable, c'est-à-dire une relation au manque. Elle suppose que le monde résiste, que le regard ne glisse pas, que l'expérience ne se livre pas d'avance. Elle suppose qu'on accepte la nuit, non comme privation, mais comme condition de la densité. Car la nuit rétablit la résistance. Elle rend au regard une friction. Elle empêche le langage de flotter. Elle oblige à peser ses mots, non par prudence morale, mais parce que les choses, enfin, redeviennent difficiles à dire.

Dans le langage de vent, tout est facile. Tout est fluide. Tout est léger.

Mais cette légèreté n'est pas la grâce ; c'est la fuite. Et l'homme qui vit dans cette parole finit par se sentir plein et vide à la fois : plein de phrases, vide de nourriture. Il a parlé toute la journée, et pourtant rien ne l'a porté. Il a commenté le monde, et pourtant il ne l'a pas rencontré. Il a avalé des mots, et pourtant il n'a pas goûté une seule chose.

Alors la tâche devient simple, même si elle est rude : retrouver une parole qui ne digère pas pour rejeter, mais qui reçoit pour transformer. Retrouver une parole qui n'émet pas du vent, mais qui donne du poids. Une parole capable de jeûner, capable d'attendre, capable de laisser au silence sa place — afin que, dans l'espace rendu, quelque chose enfin puisse être dit, non comme un bruit de plus, mais comme un commencement.

LA PAROLE DIGESTIVE

La langue a pris le monde et l'a mis dans sa bouche.

Elle mâche sans faim, par habitude, par réflexe.

Elle avale l'emprunt, la mode et le mot de passe.

Elle boit les slogans comme une eau sans mémoire.

Elle suce le jargon, sucre amer des bureaux.

Elle prend le parler nu du peuple et l'arrache.

Elle mêle le rire aux chiffres, l'ombre aux bulletins.

Elle remplit l'espace, elle remplit la minute.

Elle parle pour parler, pour ne pas se taire.

Et l'on croit qu'elle vit parce qu'elle fait du bruit.

Elle est un estomac sans repos, sans saison.

Elle ne connaît plus l'arrêt, ni la pause, ni le seuil.

Elle confond la profusion avec l'énergie.

Elle digère en continu, comme on fuit sa propre faim.

Elle n'écoute plus le monde, elle le consomme.

Elle ne choisit plus la chose, elle prend le flux.

Elle avale le vrai, le faux, l'entre-deux, le neutre.

Elle lisse les aspérités, gomme les angles du réel.

Elle appelle liberté ce qui n'est que passage.

Et nomme ouverture sa simple perméabilité.

Ce qui devrait se transformer en force se dissout.

La digestion n'est plus métabolisme, mais broyage.

Elle réduit, elle écrase, elle émiette les mots.

Elle confond assimiler et faire disparaître.

Elle fait du sens une pâte, une bouillie commode.

Tout devient interchangeable et doucement s'égale.

Le mot perd son poids, la phrase perd sa gravité.

Le monde ne résiste plus, ou plutôt il est absent.

On croit saisir les choses, on ne saisit qu'un air.
Et l'oreille s'habitue à la fadeur du son.

On dit : il n'en ressort rien, et c'est trop indulgent.
Il en ressort du vent, des gaz, des bruits d'émission.
Comme un corps qui travaille mais ne transforme rien.
Un gonflement de langue, une boursoufflure creuse.
Des opinions qui passent, des polémiques sans chair.
Des phrases qui s'échappent comme on lâche un soupir.
La parole ne répond plus, elle se décharge.
Elle ne donne pas, elle évacue et s'allège.
Elle ne nourrit personne, elle se soulage elle-même.
Et l'air devient épais d'une odeur de discours.

Le langage se soutient par sa seule circulation.
Il n'a plus d'extérieur, il n'a plus de vis-à-vis.
Il se commente sans fin, se paraphrase, se recopie.
Il parle de ce qu'il dit, il s'entend parler, s'encense.
Il réfute une réfutation déjà prête à renaître.
Il s'indigne en boucle, puis recycle son indignation.
Le monde n'est plus appelé, il n'est plus requis.
On n'a plus besoin des choses : on a les mots des choses.
Le réel devient un thème, une rubrique, un décor.
Et l'on vit dans un flux qui tourne comme une roue.

Ce n'est pas le mensonge, c'est l'absence de rencontre.
Ce n'est pas l'erreur, c'est l'absence de résistance.
Le regard glisse sur tout, transparent, sans friction.
Et le langage, accordé à ce glissement, flotte.
Il décrit sans voir, il nomme sans toucher.
Il égalise les différences, apaise les écarts.
Il efface la faille, efface la profondeur.
Il remplit les silences pour éviter d'entendre.

Il confond la lumière avec l'écrasement du monde.

Et s'étonne ensuite que plus rien ne pèse en lui.

Le vent a cette force : il chasse l'air respirable.

Ainsi parle la langue, et elle occupe tout.

Elle infiltre les maisons, les écrans, les repas.

Elle prend les interstices où le silence naît.

Elle remplit les couloirs, les gares, les pensées.

Elle rend l'homme bavard et pourtant affamé.

Elle fait de la fatigue un fond sonore normal.

Elle laisse des têtes pleines et des cœurs sans appui.

Elle donne l'illusion d'une vie, d'un débat, d'un sens.

Et la respiration devient une lutte intérieure.

Car il y a une parole qui ne flotte pas ainsi.

Une parole qui tombe, qui se dépose et demeure.

Une parole qui demande qu'on s'arrête un instant.

Elle n'est pas abondante, elle est grave et tenue.

Elle ne cherche pas le flux, elle cherche la justesse.

Elle sait que le silence n'est pas une panne, mais un lieu.

Elle ne se répand pas, elle s'adresse et s'expose.

Elle ne se recycle pas, elle se risque et s'engage.

Elle garde un reste, un tremblement, une nuit en elle.

Et ce reste est le poids même qui la rend vraie.

La parole digestive hait la faim et la garde.

Elle veut la satiété comme un rempart sonore.

Elle remplit, elle remplit, pour ne pas sentir le manque.

Mais le manque est la source, la bouche du sens.

Sans manque, rien ne vient, rien ne se lève en parole.

Sans faim, les mots ne sont que matière à passer.

La nécessité se perd, et le langage devient sport.

On parle comme on court, pour ne pas rester là.

On parle pour ne pas voir l'abîme au fond du jour.
Et l'on nomme progrès cette fuite sans repos.

Il faudrait réapprendre une parole de jeûne.
Non pour être austère, mais pour redevenir libre.
Réapprendre la lenteur et l'attente du mot.
Laisser le monde approcher sans le consommer.
Ne pas tout absorber, ne pas tout commenter.
Distinguer la présence de l'information.
Rendre aux choses leur bord, leur opacité, leur poids.
Consentir à l'inachevé, à l'ombre, à la faille.
Ne pas tuer le réel par l'excès de clarté.
Et retrouver la force de dire peu, mais juste.

La nuit, alors, redevient une alliée.
Elle retire le trop-plein, elle rend la résistance.
Elle empêche le regard de glisser sur la peau.
Elle donne aux choses un front, un seuil, un mystère.
Elle oblige à toucher, à écouter, à attendre.
Elle rend au langage la densité du monde.
Dans l'ombre, un mot pèse davantage qu'un flot.
Dans l'ombre, une phrase devient un acte et non un bruit.
Dans l'ombre, la parole cesse d'être émission.
Et l'homme retrouve un souffle qui n'est pas du vent.

Car le tragique n'est pas dans le manque de mots.
Il est dans l'excès qui tue la possibilité du dire.
Il est dans cette langue qui mange jusqu'à elle-même.
Il est dans cette autophagie qui se croit féconde.
Le tragique est d'avoir tout nommé, et de ne plus rien voir.
D'avoir tout expliqué, et de ne plus rien entendre.
D'avoir tout commenté, et de n'avoir rien habité.
D'avoir tout partagé, et de n'avoir rien transmis.

D'avoir tout dit, et de n'avoir rien donné.

D'être plein de paroles et vide de présence.

Alors qu'une parole vraie ne flatule pas le monde.

Elle ne s'y soulage pas, elle s'y expose.

Elle ne chasse pas l'air, elle ouvre une respiration.

Elle ne remplit pas l'espace, elle le rend habitable.

Elle ne cherche pas le nombre, elle cherche le poids.

Elle accepte le silence comme l'âtre du sens.

Elle laisse une trace, une chaleur, une cicatrice.

Elle ne passe pas : elle demeure et veille.

Et dans un temps de bruit, elle reste une lampe basse.

Une lampe qui n'éclaire pas tout, mais qui tient.

Ce qui doit être dit ne se dit pas en flux.

Il se dit dans la faille, à l'heure où tout se tait.

Quand le monde résiste, quand la phrase hésite.

Quand le mot ne vient pas comme un réflexe appris.

Quand la langue renonce à sa boulimie sonore.

Quand l'homme se relève de ses gaz et de son bruit.

Quand il accepte enfin d'avoir faim de réel.

Alors seulement la parole cesse d'être digestion.

Elle devient un pas, une adresse, une veille.

Et le monde, un instant, répond dans son opacité.

LE PET LINGUISTIQUE

La phrase gonfle et se pousse hors de la bouche.
Elle sort toute seule, sans choix, sans retenue.
On parle comme on respire, mais sans air véritable.
Le mot vient par réflexe, comme un tic dans la langue.
Il ne cherche pas la chose, il cherche la sortie.
Il passe entre les dents, petit bruit d'habitude.
Il soulage un instant, puis laisse un goût de vide.
Il ne porte personne, il n'ouvre aucun chemin.
Il remplit le silence pour ne pas l'écouter.
Et l'on confond ce bruit avec une parole humaine.

C'est un pet de discours, un souffle sans présence.
Un gaz qui se répand dans les pièces de la ville.
Il court le long des écrans, des bureaux, des couloirs.
Il flotte sur les repas, sur les trains, sur les files.
Il s'insinue partout, sans visage et sans corps.
Il n'a pas de sujet, il n'a pas de destin.
Il s'attache aux lèvres, puis s'échappe aussitôt.
Il fait rire ou grimacer, mais ne fonde rien.
Il n'a pas de mémoire, il n'a pas de demeure.
Il est la vie réduite à sa simple émission.

Il vient de la boulimie des langues rassasiées.
On a trop avalé des slogans, des chiffres, des signes.
On a mâché du jargon, du commentaire, du bruit.
Et la digestion n'a plus produit de force, ni de sens.
Alors le corps verbal rejette ce qu'il broie.
Il renvoie à l'air libre une mousse de paroles.
Il expulse en continu ce qu'il ne transforme plus.
Il transforme la pensée en ballon qui se vide.

Et l'homme se croit plein parce qu'il lâche du vent.

Mais il demeure affamé sous son rire mécanique.

Le pet linguistique a le pouvoir des vapeurs.

Il anesthésie le manque et console la peur.

Il donne à l'esprit l'illusion d'être actif.

Il crée du mouvement pour éviter la halte.

Il fait passer le temps comme un train de surface.

Il occupe l'instant, il dissout l'épaisseur.

Il fait de la nuit même un simple décor noir.

Il interdit l'écoute par son flot de soupirs.

Il veut tout alléger, tout rendre compatible.

Et finit par chasser l'air respirable du monde.

Le pet n'est pas mensonge : il est absence d'adresse.

Il ne vise personne, il n'appelle aucun lieu.

Il ne se donne pas, il se débarrasse.

Il n'engage aucun cœur, il n'entame aucun réel.

Il laisse l'autre intact, mais d'une intacte distance.

Il ne blesse pas, il fatigue, et c'est pire.

Il est la politesse de la vacuité moderne.

Un bruit qui se pardonne parce qu'il est banal.

On s'en plaint, puis on rit, puis on recommence.

Et la vie devient ronde, répétée, sans gravité.

Il se nourrit des emprunts et des mots de tribu.

Des modes importées, des phrases déjà prêtes.

On les colle aux lèvres comme des pansements secs.

On les agite au vent pour signifier l'appartenance.

Le pet linguistique est un signe de clan.

Il dit : je suis des vôtres, je partage vos tics.

Il évite la solitude en évitant la pensée.

Il remplace le sens par le code social.

Il donne une chaleur factice, une communion légère.
Et la parole, alors, n'est plus qu'un badge sonore.

Il y a des lieux où l'on ne parle plus : on émet.
On lance des opinions comme on lance des confettis.
On s'indigne, on s'excuse, on conclut sans avoir vu.
On reformule, on nuance, on rectifie le rien.
Chaque phrase a l'élégance d'une fuite polie.
Elle se ferme sur elle-même, impeccable et lisse.
Elle se soutient par sa circulation rapide.
Elle rebondit, se partage, s'archive, se recycle.
Et le monde, pendant ce temps, demeure sans réponse.
Car personne n'a parlé : on a seulement soufflé.

Le pet linguistique a sa musique de ruche.
Il bourdonne, il sature, il couvre la moindre faille.
Il comble les silences comme on colmate un trou.
Il déteste l'arrêt, ce vertige simple.
Il veut des mots partout, comme des lampes blanches.
Mais la lumière totale n'éclaire rien, elle efface.
Et le bruit continu ne dit rien, il recouvre.
Le pet devient une loi : tout doit sortir tout de suite.
La retenue paraît suspecte, la lenteur paraît malade.
Et l'on perd l'art humain de porter une phrase.

Car une phrase se porte comme on porte un mort.
Avec gravité, avec soin, avec silence.
Mais le pet linguistique ne porte rien : il passe.
Il n'a pas de poids, il n'a pas de tombe.
Il n'a pas de demeure, il n'a pas de veille.
Il est l'anti-parole, l'émission sans mémoire.
Il tourne autour des choses sans les toucher jamais.
Il se moque du tragique en le réduisant au thème.

Il dissout l'ombre en vocabulaire de surface.
Et laisse les vivants sans pain, dans l'air trop léger.

Il faudrait réapprendre la faim dans la langue.
Non la faim de parler, mais la faim de réel.
La faim qui rend un mot rare, donc précieux.
La faim qui ne commente pas, mais qui écoute.
La faim qui attend la chose au lieu de l'avaler.
La faim qui accepte la nuit comme une résistance.
Alors le silence cesse d'être une gêne sociale.
Il devient la matrice, la chambre où le sens naît.
Et la parole, au lieu d'émettre, recommence à répondre.
Elle ne lâche plus du vent : elle donne du poids.

La nuit rend au regard sa friction nécessaire.
Elle empêche le glissement des surfaces luisantes.
Elle oblige à toucher, à douter, à s'approcher.
Elle rend la phrase responsable de son poids.
Dans la nuit, le pet fait honte, et c'est sain.
Car il révèle la vacuité de l'émission.
Dans la nuit, un mot doit traverser l'épaisseur.
Il doit mériter sa place, son souffle et sa durée.
Il devient un acte, une adresse, un risque.
Il n'est plus soulagement : il est fidélité.

Il y a un monde à sauver du gaz des discours.
Non par morale, non par censure, non par cris.
Mais par une retenue qui rouvre l'espace.
Par une parole de veille, pauvre et dense à la fois.
Une parole qui ne cherche pas la vitesse, mais la tenue.
Une parole qui ne se flatte pas, mais se dépose.
Une parole qui ne chasse pas l'air, mais le rend respirable.
Une parole qui laisse un reste, une trace, une cicatrice.

Une parole qui n'est pas un bruit de plus dans la ruche.

Mais une lampe basse, au bord du monde, qui tient.

AU RESTAURANT

L'INCONNU entre dans le restaurant. Il a ce pas mesuré de ceux qui ne veulent pas déranger, et cependant tout, en lui, dérange un peu. Il garde son manteau, comme si la salle était trop tiède pour être sûre. La serveuse l'accueille d'un geste bref, presque automatique, et lui indique une table au fond, près d'une baie vitrée où l'on ne voit rien d'autre que la nuit reflétée. Il s'assied à la table indiquée. Il ne sort pas de téléphone. Il ne fait pas semblant de lire. Il pose simplement ses mains à plat, comme on pose une question muette.

À la table d'à côté, deux personnes discutent. Elles ont l'air de se connaître assez pour ne plus s'écouter vraiment. Leur conversation s'écoule avec cette aisance parfaite des choses sans poids. Elles ne crient pas. Elles ne rient pas trop fort. Elles ne disent rien de vulgaire. Elles tiennent même parfois des sujets graves. Mais le grave, chez elles, se dissout, comme une poudre dans un verre d'eau.

VOIX 1

Franchement, j'ai eu une journée full, mais genre full.
Entre le call du matin et le brief qui a dérapé, c'était chaos.
Après, tu sais, tu te dis : ok, je respire, je reset, je focus.
Mais non, ça s'enchaîne, et tu finis en mode pilote automatique.
J'ai l'impression que tout est devenu un workflow, même le reste.
Tu manges vite, tu réponds vite, tu souris vite, et tu passes.
Et le soir, tu te poses et tu te dis : c'est quoi, au juste, vivre.
Mais c'est une pensée qui glisse, tu vois, elle ne sticke pas.

VOIX 2

Oui, je vois tellement, c'est exactement ça, le truc.
On est dans une espèce de loop où tout se répète, mais en mieux marketé.
Même nos émotions, parfois, c'est comme des notifications internes.
Tu sens que tu devrais être touché, donc tu te mets à l'être, un peu.
Et puis tu scrolles dans ta tête, et tu passes à autre chose.
C'est fou, parce qu'au fond, on a tout, enfin, objectivement.

Mais il manque un truc, un truc dense, un truc qui fasse ancrage.

Sauf que dès que ça devient sérieux, tu te dis : wow, too much.

L'inconnu tourne légèrement la tête. Il écoute sans regarder. La serveuse dépose une carte devant lui, qu'il n'ouvre pas. Ses yeux restent posés sur le bois de la table, comme si une veine du bois pouvait répondre mieux que les mots.

VOIX 1

Et pourtant, tu sais, parfois j'ai des moments hyper weird.

Comme hier, je rentrais, il pleuvait, et j'ai pensé à la mort, net.

Pas en mode drama, hein, juste... comme une évidence soft.

Je me suis dit : tout ça va finir, nos posts, nos agendas, nos plans.

Et j'ai eu comme un vertige, mais clean, presque esthétique.

Et puis j'ai reçu un message, et ça a cassé le truc direct.

C'est ça qui est dingue : le profond arrive, et on le switche.

On a une profondeur en pop-up, tu vois, qui se ferme toute seule.

VOIX 2

Oui, et après tu culpabilises un peu, mais pas trop, parce que tu dois avancer.

Le monde est fait comme ça, on n'a pas le choix, c'est la game.

En même temps, la mort, c'est un sujet qu'on romantise beaucoup.

On met des mots dessus, mais c'est comme du packaging, c'est smooth.

Alors que, si tu y penses vraiment, ça devrait te changer, te déplacer.

Mais nous, on le met dans une case, genre : réflexion du soir.

Et demain, tu retournes à ton café, à tes mails, à tes petites urgences.

Et tu te dis : c'est life, c'est normal, c'est la routine, et voilà.

Un silence passe entre elles, mais il n'a pas le temps de s'installer. Il est immédiatement recouvert, comme une surface qu'on ne veut pas laisser nue. La salle, elle, bruine de conversations parallèles, toutes sur le même ton, toutes déjà oubliées.

VOIX 1

Le pire, c'est que je sens que je pourrais être quelqu'un d'autre.

Pas en mode identité multiple, mais... plus présent, plus vivant, plus deep.

Sauf que ça demande une énergie que je n'ai pas, ou que je gaspille ailleurs.

Je me dis parfois : je devrais méditer, faire du yoga, lire des trucs.
Mais même ça devient un projet, une performance, un goal.
On est tellement dans l'optimisation qu'on optimise la quête de sens.
Et du coup, tu rates le sens, parce que tu le traites comme un KPI.
Enfin bon, c'est drôle, hein, on est des humains en bêta permanente.

VOIX 2

Oui, et on appelle ça de la liberté, alors que c'est juste une interface.
On a plein d'options, mais on ne sait plus choisir avec le corps.
On choisit avec des critères, des reviews, des comparatifs, des trends.
Même l'amour, parfois, c'est du matching, c'est du "ça coche des cases".
Et quand ça ne coche plus, tu te dis : next, je mérite mieux.
C'est hyper triste, mais dit comme ça, ça sonne presque intelligent.
Tu mets des mots bien posés, et tu crois avoir compris, tu vois.
Alors que tu n'as rien touché, tu as juste fait une synthèse propre.

L'inconnu se lève légèrement, juste assez pour que sa chaise grince. Il ne cherche pas à attirer l'attention. Il se rassied. Ce grincement est comme une écharde dans la fluidité. Les deux voix marquent un micro-arrêt, puis reprennent, plus vite.

VOIX 1

Enfin, tu sais, moi je relativise. Je me dis : chacun fait comme il peut.
On n'est pas obligés d'être tout le temps dans l'intense, dans le vrai.
La vie, c'est aussi du léger, du fun, des petites choses.
Et puis le monde est dur, donc c'est normal de se protéger un peu.
Tu ne peux pas être en mode tragique H24, sinon tu craques.
Donc tu fais ton tri, tu prends ce qui passe, tu laisses le reste.
Et au fond, c'est pas si mal, parce que ça te permet de tenir.
Même si parfois tu sens que tu tiens... sans savoir ce que tu tiens.

VOIX 2

Oui, je suis d'accord, on ne va pas se flageller non plus.
On n'est pas des saints, on n'est pas des poètes, on n'est pas des prophètes.
On fait ce qu'on peut avec le noise, avec le stress, avec la pression.

Et puis, tu sais, il y a des gens qui souffrent vraiment, donc bon.

Nous, on est privilégiés, alors on va pas faire les dramatiques.

On a nos petites angoisses, ok, mais ça reste manageable.

Et puis demain, on verra, on s'adapte, on improvise, on avance.

C'est ça, la maturité, non : être flexible, être smooth, être ok.

L'INCONNU, enfin, ouvre la carte. Il la referme presque aussitôt. Il regarde la serveuse approcher, et, avant qu'elle ne parle, il dit doucement, comme à lui-même :

L'INCONNU

Je prendrai... quelque chose qui tienne.

La serveuse hésite, ne sachant si c'est une plaisanterie. Elle note pourtant, par réflexe, comme on note tout. À la table d'à côté, les voix continuent, déjà reparties dans une autre boucle, avec la même douceur sans poids. Le restaurant, lui, reste suspendu dans cette étrange atmosphère où tout se dit, et où rien ne se dépose.

